

« Soir fleuri

et

matin fané »

Marguerite était seule, assise sur son lit. Elle relisait sans cesse une lettre. Elle semblait abattue et l'on devinait aussi au fond de ses yeux quelque courroux. De temps à autre, elle parlait tout haut en s'adressant au prénommé Rahul Agarwal, en se promettant d'invectiver ce cynique personnage s'il se trouvait un jour devant elle. Elle n'ignorait pas cependant que ce fieffé menteur se trouvait bien loin de sa ville. Il était reparti en Inde.

Marguerite regardait la télé sans trop y prêter attention. Soudain, il lui sembla avoir bien entendu le nom du roman au sujet duquel une journaliste était en train d'interviewer son auteur. Cet écrivain venait de publier son cinquième roman intitulé « Marguerites et coquelicots ».

Marguerite adorait la lecture de romans et, bien que son métier de brodeuse l'eût toujours accaparée, elle consacrait des heures nocturnes à lire les best-sellers. Dans l'entreprise de bonneterie qui l'employait depuis vingt ans, elle ne refusa jamais de finir sa journée de travail beaucoup plus tard, sans aucun avantage pécuniaire lorsqu'une commande lucrative pour l'entreprise l'exigeait.

Tandis qu'elle suivait cette fois avec intérêt l'émission littéraire sur l'écran, elle écouta particulièrement la réponse de cet écrivain lorsque la journaliste lui demanda si son roman était autobiographique et si chaque anecdote relatée était relative à sa propre enfance. Après que Jeannot Colinois, pseudonyme de cet écrivain, eut répondu que ces anecdotes étaient véridiques, la journaliste voulut savoir si la gamine de treize ans, présente constamment dans ce récit, était elle aussi une personne qu'il avait connue durant son enfance. Un peu gêné, cet auteur se contenta de dire qu'il avait simplement par déontologie, changé le prénom de cette fille. Elle était devenue Honorine dans son roman. La journaliste, alors, évoqua une scène un peu scabreuse entre Honorine et Jeannot lui-même mais elle rappela que l'âge de nos personnages à l'époque relativisait l'importance accordée à cette scène un tantinet licencieuse. L'écrivain acquiesça. Néanmoins, cette journaliste insista à nouveau sur ce passage du roman et voulut connaître le sentiment actuel de l'auteur relatif à cet épisode un peu osé. Notre écrivain, plutôt agacé, trouva une boutade pour éviter de répondre. Toujours à l'affût du jardin secret des écrivains, la journaliste implora le romancier de révéler

enfin son véritable nom. Un peu surpris, Jeannot Colinois, qui croyait que sa véritable identité était un secret de polichinelle, répondit presque sèchement qu'il se nommait Armand Pavot.

Cette fois, Marguerite était sidérée et elle n'avait plus aucun doute. Après avoir lu ce roman dès sa parution, elle était presque persuadée que la gamine de treize ans baptisée Honorine par l'écrivain était bien elle-même. Notre brodeuse avait retrouvé bien des traces de son enfance dans cet ouvrage. Une importante partie de ce roman n'était autre que les moments passés avec Armand. Cet écrivain était un ami d'enfance que jamais elle n'avait oublié. Elle avait douté un long moment encore car elle ignorait que cet auteur écrivait sous le pseudonyme de Jeannot Colinois, elle n'avait pas le souvenir d'un certain Jeannot Colinois et elle n'avait jamais eu l'occasion de le voir à la télé. De plus, elle se disait qu'il devait avoir changé de visage qu'il lui serait difficile probablement de le reconnaître.

Ce soir-là, découvrant qu'il s'appelait en fait Armand Pavot, elle sut qu'elle avait raison. Cet écrivain avait conté de nombreux moments qu'elle avait passés avec lui, y compris certains moments que l'on n'a plus trop envie de révéler dans les années futures.

Cet événement était si important pour elle que Marguerite envoya aussitôt un courriel à sa meilleure amie, une collègue qui venait ce jour-là, comme elle-même, de recevoir le même courrier d'un PDG du nom de Rahul Agarwal. Eberluée à la lecture du courriel de Marguerite, bien que celle-ci lui eût déjà fait part de ses interrogations, Rolande, son amie, eut presque instantanément une idée qu'elle voulut soumettre à Marguerite. C'est pourquoi elle l'appela au téléphone. Quand Marguerite décrocha, Rolande prit un ton solennel pour lui dire ceci :

- « Tu vas sans doute être étonnée par mon propos mais, je t'en prie, écoute-moi bien...Tu dois ruminer comme moi depuis que tu as appris notre licenciement et tu t'interroges sans doute sur ce que tu vas faire pour gagner ta croûte...Le travail ne court pas les rues, surtout dans notre métier.Pas vrai ?

-Si ,bien sûr , mais où veux-tu en venir ?

-Ton écrivain, ton Jeannot Colinois comme il se fait appeler, va sans doute se faire de l'argent avec des souvenirs d'enfance qui t'appartiennent tout autant qu'à lui et dont il n'a pas même eu la délicatesse de te causer au préalable...

-Comment veux-tu qu'il m'en ait parlé ? Il eût fallu d'abord qu'il connût mon adresse afin de me contacter .

-Ma vieille, j'ai des doutes ...Sais-tu pourquoi il ne t'a pas recherchée ?

-Pas vraiment.

-Ma pauvre Marguerite.Tu es bien naïve...Réfléchis un peu...Il lui fallait ton accord et tu aurais pu négocier avec lui pour obtenir des compensations financières...Il n'ignore pas sans doute que tu pourrais exiger ces compensations mais il espéra que tu n'aurais pas connaissance de son ouvrage et que, si par hasard tu le lisais, tu aurais des doutes quant à ta

présence en son récit et que tu hésiterais probablement à le contacter. Dans son esprit, tu es sans doute restée la petite fille de la campagne, gentille, docile, ne cherchant pas d'histoires à qui que ce soit... Crois-moi, va voir un avocat. Au besoin je puis t'en indiquer un que je connais bien dans le cadre de mes activités syndicales. Demande-lui tes droits et la procédure nécessaire pour obtenir des réparations financières à moins que ce Jeannot Colinois ne fasse amende honorable et satisfasse tes souhaits.

-Je reconnais bien là ton profil combatif, ta vocation de militante et, pardonne-moi, ton caractère un peu procédurier. Mais, tu n'y penses pas. Comment vais-je oser lui écrire, présenter la chose sans que cela ne ressemble à un chantage ?

-Il ne s'agit pas du tout d'un chantage. Cet écrivain a manqué de loyauté vis-à-vis de toi et même de pudeur lorsque, dans son roman, il a évoqué une scène un peu osée sans se soucier du tout de l'opinion de son ex-copine d'enfance. Son comportement est inadmissible, coupable...Vois-tu, notre naïveté nous joue toujours des tours. Nous fûmes toutes trop naïves, moi la première, lorsque dans notre entreprise on a cru aux belles promesses de ce repreneur indien qui nous fit croire qu'il allait faire de notre usine la première entreprise de bonneterie d'Europe, capable de rivaliser avec celles des Etats-Unis, de la Chine... Dire qu'il nous promettait de surcroît des primes mirobolantes...On en voit le résultat aujourd'hui. Eh bien, aujourd'hui, ne te laisse pas bernier naïvement par un escroc d'un autre genre qui a dérobé ton enfance pour se faire du fric.

Après que Rolande eut discuté ainsi avec Marguerite, celle-ci réfléchit longuement aux propos de sa copine. Elle ne pouvait se résoudre à envoyer une lettre assortie de certaines menaces, un ultimatum à cet écrivain qui, de plus, ne verrait peut-être pas cette lettre que son éditeur s'empresserait de mettre au panier. Ce procédé suggéré par son amie lui semblait peu élégant. Marguerite conservait une sensibilité, encore fraîche, alors que Rolande, éprouvée diverses fois dans sa vie, avait endossé une carapace.

En plein cœur de la nuit, Marguerite se décida à rédiger une lettre sans faire allusion à l'indélicatesse de l'écrivain. Elle le félicita pour son roman, lui dit qu'avec plaisir elle avait, en le lisant, revécu en pensée leur enfance commune. Elle évoqua, simplement en deux mots, en prenant le prétexte de lui dire ce qu'elle était devenue, la perte de son emploi. Elle n'implora aucun secours financier au nom de leurs liens intimes et anciens. Cette lettre trahissait un reste d'amour juvénile. Elle hésita sur le prénom du destinataire, se demandant si elle devait adresser sa lettre à un écrivain désormais connu, Jeannot Colinois, ou à un ami d'enfance retrouvé, Armand. Elle n'osa guère en fin de compte s'adresser à lui de façon intime, considérant que sa lettre se devait d'être à l'image de celles que l'auteur devait recevoir de nombreuses admiratrices. Elle rêvait un peu en écrivant cette lettre, se demandant même si le mot « marguerites » figurant dans le titre du roman, n'était pas un clin

d'œil discret destiné à son amie d'enfance prénommée Marguerite.

Un mois plus tard, à l'orée du matin, elle reçut une réponse. Elle la lut à voix haute comme si elle eût voulu entendre cet ami de jeunesse lui dire les mots contenus dans la lettre:

« Chère lectrice,

Votre courrier m'a beaucoup intéressé et touché par sa implicité et sa sincérité. Je vous en remercie.

Continuez donc de me lire.

Amicalement,

Jeannot Colinois »

L'écrivain ne l'avait pas même appelée Marguerite, s'adressant à elle comme à une vulgaire lectrice. La lettre n'était point signée du prénom Armand. Il ne faisait aucune allusion à la situation financière de Marguerite. Cette dernière essayait de se convaincre qu'il n'avait pas rédigé lui-même cette réponse et qu'il n'avait pas lu lui-même cette lettre d'une amie d'enfance, lettre parvenue à son éditeur jouant un rôle de censeur assurément. Quand Marguerite montra à Rolande cette réponse, celle-ci n'eut pas la même réaction que Marguerite et n'eut pas de mots assez rudes pour qualifier cet écrivain, ce parvenu, selon ses propres mots.

Marguerite s'était tue et se mit à pleurer.